

De valse et d'abattoir

Installation de Éric Sauvé, Fonderie Darling, centre d'art visuel, Montréal, du 1^{er} au 27 juin 2004

Il est peut-être ringard aujourd'hui de convoquer Valéry, au début d'un texte critique sur l'installation d'un jeune artiste, bien de son temps, dont le titre de surcroît est pour le moins avant-gardiste. N'étant pas à une incongruité près, j'appelle tout de même à la barre, le poète et essayiste français, qui donnait à la forme préséance sur le sens, pour affirmer, avec pertinence, dans ce cas précis en tout cas, qu'une « oeuvre d'art devrait toujours nous apprendre que nous n'avions pas vu ce que nous avons vu ». Or, contrairement à son titre, il n'y a pas de valse et d'abattoir dans ce lieu déglingué, arraché à la vitrification ambiante du quartier des nouvelles technologies. Pourtant, revenant sur mes pas, afin de vérifier à l'entrée de la salle bouclée par un lourd rideau de velours noir, si j'avais bien lu, il faut bien admettre, que si de musique il n'y a point, pas plus que de longs couteaux et de machines à saucisses, cette installation à l'aspect glauque évoque la somptuosité des bals du siècle dernier au pays du divin Strauss et suggère des promesses de délices concoctés par le non moins divin Marquis.

C'est que le sculpteur Éric Sauvé, très au fait des techniques de subversions les plus malignes, force le visiteur à aller au-delà du regard, au-delà de la matière et de la forme. Derrière ce miroir si cher à Cocteau. Dans le monde de l'imaginaire qui, comme chacun sait, est toujours plus vrai que nature. Dans cette part de l'expérience humaine où Éros et Thanatos ne se dissocient pas.

Artiste émergent, Sauvé a déjà à son actif quelques manifestations mémorables qui se démarquent de la production actuelle par le souci qu'il a de faire oeuvre belle et de soigner ses formes. Il faut avouer qu'il n'y a pas plus incongru pour les tenants de l'art actuel et, pour créer ses « beaux » objets, il utilise des matériaux simples et courants. Le verre, le bois et quelques fois, il emploie des objets manufacturés, les seringues, par exemple, comme s'il s'agissait d'un hasard. Le bois, il le polit jusqu'à lui conférer le satinage troublant de la peau humaine. Or, il le besogne avec tant d'acharnement, c'est l'impression que l'on a, qu'il en viendrait à blesser la main qui voudrait le caresser. Il l'assemble patiemment en des constructions qui pourraient être utilitaires tout en évoquant des cages ou des volières, en fait, l'enfermement et la privation. Les seringues, il les enchâsse dans un plastique clair pour réaliser des bijoux que les Surréalistes n'auraient pas rejetés non plus que les Pop artistes. Il en fait également des ceintures qui ne dépareraient pas les hanches des punks, « si dangereux socialement et si beaux esthétiquement ». Il les regroupe ces engins de vie ou de mort, pour en faire un sommier, toutes aiguilles dressées, où l'envie de s'y lover ne vient à personne bien que par elles, il semble que tous les paradis soient possibles.

Avec le verre, ou plus exactement avec des bouteilles vertes, éclatées volontairement, c'est l'unique matériau de l'installation de la Fonderie Darling, il fabrique des lustres dont la somptuosité est égale à ceux des palaces d'autrefois. Les bouteilles à vin qu'en province française on appelle aussi fillettes, fracassées, sont regroupées en faisceaux retenus au plafond par des fils d'acier fichés dans les goulots intacts. Serrées les unes contre les autres, par le simple poids de la gravité, elles enserrant au milieu d'elles une modeste ampoule électrique qui leur donne cet aspect blafard dont on dit que les vampires raffolent.

Huit grandes formes circulaires et coniques sont ainsi disposées sur deux lignes parallèles séparées sur la longueur par une charpente de bois rescapée par les rénovateurs du lieu. Le plafond, que les reflets de la lumière des lampes soigneusement calibrée rosissent, est totalement décati alors que les murs en aggloméré, sont d'une blancheur irréprochable. Et, dans cet espace sans caractère particulier, la magie de la représentation fonctionne, car il s'agit bien là de théâtre. Dès les premiers pas dans ce lieu « préparé », comme on le dit d'un piano qui produira une musique grinçante, le regard est séduit, le corps conforté. Dans le silence, la musique est, oui, assourdissante. Sauf que le danger, mot qu'il me plaît de rappeler, dérive de « dominer », est immanent dès que l'on s'approche de ces leurres façonnés par l'artiste à la manière des chasseurs de canard. Certes le fracas des bouteilles réunies évoque des riches dentelles et l'on se prendrait à trouver le procédé ingénieux, proche de celui des patentoux fabriquant amoureuxment de touchants artefacts. Mais nous sommes loin du folklore et de l'artisanat. Le danger est là, prégnant. Plus proche de la torture possible que de la béatitude assurée. Entre la réalité et le fantôme. Au cœur de la dualité entre le corps et l'esprit que l'humain doit concilier à chaque instant de la vie.

J'aime pour ma part que l'art soit insidieux. A-t-il, à vrai dire, une autre fonction que celle de déranger ? Et, la production de Éric Sauvé, par la manière qu'il a justement de s'immiscer dans le concret me semble découler d'une démarche totalement poétique, dans le sens donné à ce terme par Rimbaud.

Voilà, certes, un artiste qu'il vaut mieux avoir à l'œil.

Henri Barras - 6 juin, 2004